est maintenant parvenu, où « il faut monter ou se perdre », et le plus souvent dans l'impossibilité totale de savoir (au moins sur le moment) si on fait l'un ou l'autre. Satan n'a pas de soleil ; prince des ténèbres, il les fait régner partout où il s'introduit et jusque dans la conscience des saints. La tentation du curé de Lumbres est l'exemple le plus aigu de cette subversion involontaire, inconsciente des valeurs qu'entraîne le manichéisme, et qui serait symbolisée par le moment où, à la fin de son colloque avec le Diable, l'abbé Donissan qui a roulé au bas du talus, ne sait plus où sont le haut ni le bas. Le Mal n'est rien que par notre complicité ; y croire c'est déjà le rendre réel, le regarder en face c'est se prêter dangereusement à lui. Sans notre concours il s'évanouit comme un fantôme au chant du coq. Aussi Monsieur Ouine, aux approches de la mort, sent qu'il se dissout et retourne au néant : il redevient ce qu'il est, ce qu'il n'a jamais cessé d'être une fois privé du support charnel qui, (comme le drap dont s'entortillent pour effrayer les humains les fantômes sans corps) lui conférait un semblant d'existence. D'où les étonnantes confidences posthumes qu'il adresse à Philippe, du fond de ce néant où il vient de rentrer et par le secours d'une voix elle aussi redevenue illusoire : « *J'ai fait le mal en pensée, jeune homme, je croyais ainsi en exprimer l'essence — oui, j'ai nourri mon âme des vapeurs de l'alambic et elle est devenue enragée à l'heure où je ne puis plus rien pour elle, ni bien ni mal... Oh! Dieu, j'ai cru manier la lime et le burin tandis que je passais sur cette matière un pinceau si tendre qu'il n'aurait pas effacé le pollen d'une fleur... Il n'y a en moi ni bien ni mal, aucune contradiction, la justice ne saurait plus m'atteindre, tel est le véritable sens du mot perdu. Non pas absous ni condamné, oui, perdu, égaré, hors de toute vue, hors de cause... S'il n'y avait rien, je serais quelque chose, bonne ou mauvaise. C'est moi qui ne suis rien...* » Inefficace, vaincu, Monsieur Ouine retrouve sa vraie essence, qui est d'un non-être : « *Je rentre en moi-même pour toujours, mon enfant* ».

Ainsi le drame que raconte *Monsieur Ouine* se conclut finalement par quelque chose comme « x = o ». Mais les esprits légers auraient tort d'en conclure que le chemin parcouru par nous sous la conduite de l'auteur l'a été en vain. Monsieur Ouine s'est évanoui en fumée mais le mystère du Mal, dont il n'a été que la temporelle et temporaire incarnation reste entier, dressé devant nous comme la réalité que les structures romanesques du livre n'ont eu d'autre fin que d'ériger et de dévoiler par leur obscurité même.

On remarquera que le cours même du récit est constitué par une succession d'énigmes, imbriquées les unes dans les autres,